

C'est ta fête

En ce 6 septembre, il fait encore très chaud et le facteur transpire en lui tendant un premier colis, celui qui contient les trois livres anciens qu'elle a commandés, par Internet, sur un site de libraires français. Pendant qu'il est en train de fouiller l'arrière de la voiture à la recherche du second paquet qu'il doit lui livrer, elle se met à sourire à la pensée qu'Antoine ignore que celui-là contient toutes les chaussettes qu'elle lui a commandées, un peu à l'avance, pour son cadeau de Noël.

Comme elle a pris l'habitude de privilégier les entreprises françaises pour aider au maintien de l'emploi en France, ces belles chaussettes proviennent d'une entreprise du Patrimoine

Vivant, qui se trouve dans le Tarn.

— Tè ! voilà votre deuxième colis !

— Merci, Antoine !

— Bonne Mère ! C'est pas trop lourd pour vous, ces deux colis ? Vous voulez pas que je vous les porte jusqu'au salon ?

— Ce n'est pas la peine. Je vais y arriver.

— Vouais ? Mais j'ai quelque chose de long à vous raconter, oh fan de chichourle ! C'est encore l'Américaine qui a fait des siennes.

— Alors, d'accord, Antoine ! Prenez donc les colis et venez dans le salon ! Vous me raconterez tout ça en buvant un petit café

— Hè bè, volontiers !

Elle lui sert un expresso accompagné de deux carrés de chocolat noir.

— Alors ? qu'est-ce qu'elle vous a fait, cette fois ?

— Fan des pieds ! c'est pas à moi qu'elle a fait quelque chose, c'est à la vieille Rosalie !

— Sa propriétaire ?

— Vouais. Je vous ai déjà parlé de Magali, la petite-fille de Rosalie ?

— Je crois. C'est cette toute jeune fille qui fait le

ménage chez l'Américaine ?

— Vousais ! Hè bè, figurez-vous que, lundi dernier, la minotte a prévenu l'Américaine que le 4 septembre, pour la fête de sa grand-mère, elle serait obligée de partir un peu plus tôt !

— Et l'Américaine a refusé ?

— Oh putain, au contraire ! Elle a même demandé un tas de renseignements à la Magali sur cette fameuse fête.

— Ah ! ça l'intéressait ?

— Vousais ! Mais, comme Magali lui a dit qu'en donnant un bouquet de fleurs à sa grand-mère, elle lui chanterait une chanson de circonstance, l'Américaine lui a demandé si elle voulait bien lui en apprendre une et Magali a dit oui. Boudie ! quelle cagade !

— Pourquoi ? C'est plutôt gentil, tout ça !

— Oh fan des pieds ! attendez la suite ! La Magali, histoire de rigoler, lui apprend :

« C'est ta fête

Grosse bête

Prends ce bouquet

Gros navet !

Tu le refuses ?

Grosse buse !

Mais prends-le donc

Gros dindon ! »

— Hi, hi ! Je ne connaissais pas cette chanson !

— Peuchère, moi non plus ! Hè bè, chaque jour, pendant la semaine qui a précédé la fête, voilà que l'Américaine en a bien répété les paroles avec Magali !

— Et alors ? elle a réussi à bien la chanter ?

— Ah ça, c'est sûr ! Oh putain ! ce que Magali savait pas, c'est que l'Américaine se rappliquerait chez Rosalie avec un bouquet de fleurs et, qu'à peine la porte ouverte, elle lui chanterait :

« C'est ta fête

Grosse bête

Prends ce bouquet

Gros navet ! »

— Hi, hi, hi ! Hi, hi, hi !

Elle éclate d'un interminable rire cristallin, en imaginant la tête de Rosalie.

— Fan des pieds ! il paraît qu'elle a répondu à l'Américaine, d'un petit air pincé : « Le bouquet, c'est très bien ; la chanson, un peu moins. »

— Hi, hi, hi !

— Bonne Mère ! je pense que de s'entendre traiter de *grosse bête*, *gros navet*, *grosse buse* et *gros dindon*, ça a dû lui faire un choc à la Rosalie ! Il paraît que, depuis avant-hier, Magali essaie en vain de la dérider, mais qu'elle continue à faire de ces brègues ! Et voilà qu'elle vient même de lever le bonjour à l'Américaine qui ne sait pas pourquoi !

— Hi, hi, hi ! Antoine, vous êtes né pour me faire rire !

Il part tout content, car il aime la voir joyeuse. En remontant dans sa voiture, il se dit que c'est vraiment dommage qu'une si sympathique personne continue à vivre en ermite et qu'il faudrait qu'il en discute avec sa cousine, la psy, qui pourrait peut-être lui donner des conseils pour arriver à décider *la châtelaine* à sortir de son isolement.

L'angélus

— Bonne Mère ! il passe du bon temps avec vous, l'Américain ! Je vous entendais rire, tous les deux, depuis le portail !

— Avec les fenêtres ouvertes, le rire porte loin, surtout le mien !

— Pour sûr !

— Je lui raconte des histoires drôles, car j'aime le voir gai. C'est pourquoi vous nous entendiez rire de si loin.

— Fan des pieds ! je suis bien content de vous voir joyeuse ! Je vous trouve comme qui dirait illuminée de l'intérieur !

— Merci, Antoine ! À demain !

— À demain, Madame !

Quand elle rentre dans le salon, elle le voit toujours confortablement installé dans le fauteuil, sourire aux lèvres et classeur sur les genoux.

— Laquelle es-tu en train de lire ?

— Je viens de finir *Les boucles d'oreilles* et je commence *L'angélus* !

— Je me suis bien amusée à l'écrire, celle-ci !

Elle passe derrière le fauteuil et appuie sa tête sur l'épaule gauche de son ami, pour lire le texte en même temps que lui :

« Elle avait allumé le feu de bonne heure, ce matin-là, afin que la vaste salle à manger du manoir soit chaudement accueillante pour le souper fin auquel elle avait invité le Père, moine à la robe de bure et très vieil ami de la famille, qui avait toujours été là dans les moments difficiles. Elle se réjouissait de voir les flammes monter très haut et, toutes les deux heures environ, elle ajoutait une bûche afin d'entretenir ce beau feu qu'elle avait réussi à faire démarrer toute seule, du premier coup, ce dont elle était très fière. Elle avait mis la table devant la cheminée, disposé de jolis couverts, des verres en cristal et deux grands

vases garnis de fleurs multicolores.

À 20 h pile, il arrive, ponctuel comme à son habitude. Elle lui propose de s'installer à table, pendant qu'elle-même ira chercher une nouvelle bûche. Dès qu'il pénètre dans la salle à manger, il sent qu'il va étouffer de chaleur. Deux solutions se présentent à lui : ou il enlève sa robe de bure, ou il s'en va. Mais il se dit que, s'il choisit la première solution, elle va sûrement s'apercevoir qu'il n'est qu'un homme comme les autres, avec les mêmes attributs et les mêmes émois, alors qu'elle l'a toujours considéré comme un être asexué à qui elle peut aussi bien raconter toutes ses expériences sexuelles que celles de ses amies.

C'est cette robe de bure qui a toujours mis une pieuse distance entre eux deux, qui l'a protégé d'elle et qui l'a protégée de lui. Il pense à une blague qu'elle lui avait racontée en riant :

“Dans le compartiment d'un train, un curé en soutane est assis à côté d'un voyageur âgé d'une vingtaine d'années. En face d'eux, s'installe une très attirante jeune femme en mini-jupe rouge et chemisier noir dont la dentelle cache à grand-peine une opulente poitrine.

De temps en temps, le jeune homme se lève, va faire un tour dans le couloir, puis revient s'asseoir. Au bout d'une heure de ce manège, il se penche vers le religieux pour lui demander en chuchotant :

— Mais comment faites-vous donc pour rester imperturbable ?

Et le curé, de répondre à voix basse :

— Sachez, mon fils, que si ma soutane était de bronze, depuis plus d'une heure vous entendriez sonner l'angélus !”

Le Père en avait ri avec elle, tout en se disant que sa jeune amie n'avait jamais réalisé que, lui aussi, sonnait quelquefois l'angélus quand elle mettait ses mains fines dans les siennes tout en lui racontant ses aventures.

Il a chaud, très chaud, trop chaud. Mais il ne veut pas se déshabiller pour ne pas commettre l'irréparable, succomber à un désir croissant et en avoir le remords pour le restant de sa vie. Alors il décide soudain de se comporter de façon désagréable pour justifier son départ précipité. Il commence par jeter sur les flammes tout le contenu des deux vases, aussi bien les fleurs que

l'eau. Quand elle rentre dans la pièce, elle n'en croit pas ses yeux ! Elle se demande s'il n'est pas devenu fou. Lui, d'ordinaire si calme, le voilà qui utilise toute la puissance de sa voix grave pour s'écrier qu'elle est inconsciente d'avoir fait un pareil feu avec des flammes tellement hautes qu'elle a pris le risque d'incendier le manoir et de les faire périr tous les deux dans l'incendie.

Elle est sidérée. Elle ne le reconnaît plus. Il sait parfaitement qu'il lui fait mal, mais impossible de faire marche arrière ! Alors il improvise. Pêle-mêle, il lui dit qu'elle est irresponsable, immature, qu'il n'ôtera jamais sa robe de bure et qu'il ne trahira jamais ses vœux pour une femme. Visage fermé, il lui assène qu'ils ne se reverront plus, car il va faire une longue retraite dans un monastère, avant d'être nommé dans un autre couvent à l'autre bout de la France.

Elle lève vers lui son visage bouleversé par l'incompréhension et le chagrin. Il se force à rester de marbre. Il ne peut pas lui dire l'attirance qu'elle a exercée et qu'elle exerce encore sur lui. Il faut qu'il conserve ses distances, qu'elle croie qu'il ne s'agit que d'une histoire de risque

d'incendie et qu'elle ne sache jamais que l'incendie qu'elle avait allumé se situait à un autre niveau.

Après des semaines d'hypothèses les plus farfelues, de questionnements sans fin, de très longues discussions au téléphone avec ses amies et d'achats de livres spécialisés sur les maladies mentales, voilà qu'au cours d'une émission télévisée, elle voit un tout jeune prêtre, beau comme un ange, dire à l'animatrice qu'il est tombé plusieurs fois amoureux sans que la personne qu'il avait en face de lui ne détecte ses sentiments et la force de son désir.

Tout d'un coup, c'est comme si on enlevait un rideau qui lui voilait la vérité. Tous les indices se mettent en place. Tout s'emboîte comme dans un puzzle. Désormais *elle sait*.

Alors, dans la bibliothèque, du fond du fauteuil dans lequel elle s'était réfugiée pour regarder la télévision, voici que s'élève son rire, ce rire aussi sonore que joyeux, ce rire qui n'avait plus retenti depuis longtemps entre les murs du manoir. Elle se souvient même de la blague qu'elle lui avait racontée en toute innocence. Par la fenêtre

ouverte, elle entend les cloches de l'église du village qui sonnent l'angélus.

Elle sait qu'elle pensera désormais à lui avec tendresse et émotion chaque fois que les cloches sonneront. »

Ils ont fini de lire. Tous deux ont les yeux rieurs.

— Pourquoi ne les publies-tu pas, *Baby* ?

— Parce que je les ai écrites uniquement pour m'amuser et pour distraire un collègue qui rigolait rarement chez lui.

— Justement, tu pourrais faire rire des gens qui n'en ont pas l'occasion chez eux. Toi qui aimes apporter du bonheur aux autres, avec ça tu en as justement l'occasion !

— Tu as peut-être raison, Chouchou, mais j'ai encore besoin d'y réfléchir.

— Qu'est-ce qui te retient ?

— La crainte de la notoriété. Imagine que mes petites histoires aient du succès, les lecteurs et les journalistes voudraient en savoir davantage sur moi et c'en serait fini de ma tranquillité.

— Tu pourrais prendre un pseudonyme.

— Ah ! Lequel ?

— Pourquoi pas *Mouette rieuse* ?

— Ou *Petite souris* . Hi, hi !

— Ah non, *Baby* ! Surtout ne me parle pas de souris ! Aurais-tu oublié à quel point j'en ai peur ?

Elle se remet à rire en pensant au jour où ils avaient entrepris de nettoyer le garage et où ils étaient tombés sur un nid de petites souris qui avaient trouvé plus confortable de nicher dans une boîte pleine de ficelles que de passer tout l'hiver dans les champs alentour.

Dès qu'il avait aperçu le bout de la queue de l'une d'elles, il s'était mis à crier, en s'éloignant : « Il y a d'énormes rats dans ton garage ! »

Elle s'était lentement approchée de l'étagère qu'il lui montrait du doigt et avait découvert cinq minuscules souris d'un rose tendre, blotties les unes contre les autres.

Elle les avait prises une à une par la queue et les avaient délicatement déposées dans l'herbe de l'ancienne vigne voisine. Jamais elle n'aurait pensé qu'un aussi grand gaillard puisse avoir peur de si petites souris !

— *Baby*, il faudrait que tu t'inventes un prénom et un nom qui te correspondent.

— Tu me connais si bien, Chouchou, que je te confie le soin de me trouver ce pseudo !

— Dans ce cas, tu me promets de publier ?

— Pourquoi pas ?

— Chiche, *Baby* !

Ils se regardent avec tendresse. Chacun d'eux sait que l'autre tiendra parole. Que ne ferait-elle pas pour lui faire plaisir ? Et lui, que ne ferait-il pas pour la voir reprendre goût à la vie, sortir de son isolement et oublier enfin deuils et déceptions ?